

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les lieux impossibles

Lise Bissonnette, *Un lieu approprié*, Montréal, Boréal, 2001, 200 p., 19,95 \$.

Nando Michaud, *Un pied dans l'hécatombe*, Montréal, Triptyque, 2001, 242 p., 18 \$.

Maurice Henrie, *Une ville lointaine*, Québec, L'instant même, 2001, 292 p., 27,95 \$.

André Brochu

Numéro 105, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37319ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2002). Compte rendu de [Les lieux impossibles / Lise Bissonnette, *Un lieu approprié*, Montréal, Boréal, 2001, 200 p., 19,95 \$. / Nando Michaud, *Un pied dans l'hécatombe*, Montréal, Triptyque, 2001, 242 p., 18 \$. / Maurice Henrie, *Une ville lointaine*, Québec, L'instant même, 2001, 292 p., 27,95 \$.] *Lettres québécoises*, (105), 21–22.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Lise Bissonnette, *Un lieu approprié*, Montréal, Boréal, 2001, 200 p., 19,95 \$.
Nando Michaud, *Un pied dans l'hécatombe*, Montréal, Triptyque, 2001, 242 p., 18 \$.
Maurice Henrie, *Une ville lointaine*, Québec, L'instant même, 2001, 292 p., 27,95 \$.

Les lieux impossibles

Où vivre, et être heureux ? Les lieux vraiment appropriés n'existent pas, à une époque où les villes elles-mêmes peuvent sauter, ou se dérober...

ROMAN
André Brochu

LE PLUS RÉCENT ROMAN DE LISE BISSONNETTE, comme les précédents, se développe sur la base d'une écriture séduisante et très articulée. Une certaine ironie, une lucidité aigüe surtout, créent un climat d'intelligence, et l'attention aux aspects concrets empêche d'abord la narration de verser dans la cérébralité. Cette dernière n'est cependant pas absente du décor et explique la déception qu'on peut ressentir à la lecture.

Personnages en quête d'histoire

Ce qui frappe de prime abord, c'est l'habileté d'une représentation qui rejette tout *vague* dans les portraits, les descriptions ou les évocations de situations et de rapports entre les êtres. Le monde de Lise Bissonnette est un monde plein, qui regorge de détails significatifs. Par exemple, Gabrielle Perron, qui vient de quitter la politique — elle était ministre des Affaires culturelles dans un gouvernement dirigé par le Parti québécois, après avoir été professeure de sociologie à l'université —, se comporte on ne peut mieux comme le personnage de sa fonction quand elle installe chez elle « la collection des gravures de Charlene Lemire qu'elle avait été l'une des premières à admirer et qui trouveraient enfin, à domicile, la lumière adoucie qu'il fallait à leurs fantômes de soie » (p. 8).

Le haut de gamme, telle est la sphère existentielle où se réfugie la femme encore jeune, retraitée après une assez brève carrière en politique. Elle élit le « lieu approprié » qu'est une conciergerie de Laval, au bord de la rivière des Prairies, pour accueillir sans nostalgie des souvenirs et faire le point. Cependant, on ne sait guère où va cette histoire, qui se termine abruptement et, faut-il le dire, de façon tout à fait gratuite, par un meurtre.

L'histoire de Gabrielle Perron commence et finit le roman, mais au centre reparait Marie, celle de *L'été suivait Marie* (1992) et de *Choses crues* (1995), et ses rapports avec Gabrielle, qui habite le même immeuble qu'elle, sont pour ainsi dire inexistantes. Marie héberge le fils de son amie Corinne, Pierre, lequel réalise quelques travaux de décoration chez Gabrielle, devient quelque peu son amant et c'est lui qui, à la fin, assassine l'ancienne ministre, on se demande bien pourquoi. Auparavant, Marie se sera tuée dans un accident de voiture, en Abyssinie.

Voilà, les personnages existent, sont dessinés avec précision, finesse, cruauté, surtout les plus épisodiques comme Damien, Étienne Champfleu, l'ambassadeur du Canada en Éthiopie, ou Marcia Nelson, mais si « approprié » soit le lieu de leur apparition, ils n'ont aucune consistance propre-

ment romanesque, ne s'inscrivent dans aucune intrigue digne de ce nom, marionnettes d'un théâtre abstrait dont les sentiments sont exclus, où le sexe et la politique représentent les seules vérités. Tout cela sur fond de décadence : le Québec se meurt, le Québec est mort, il est ce « pays perdu, dont [Gabrielle] avait été l'une des premières à lâcher l'espoir » (p. 189).

Il revient à « la seule femme éditorialiste du *Devoir* » — on sait qui — de tirer la morale de cette triste fin : « l'exil intérieur, librement choisi » (p. 199) est l'unique voie possible dans cet espace collectif où triomphe la résignation de la majorité.

On se croirait revenu aux années cinquante.

Un roman d'actualité

Écrit avant les attentats du 11 septembre, *Un pied dans l'hécatombe*, de Nando Michaud, est d'une actualité brûlante puisque ce roman raconte avec un luxe de précisions la préparation d'un attentat majeur qui doit être perpétré par des terroristes (une secte religieuse, dont la mystique synchrétique est fortement teintée d'hindouisme) contre la ville de Québec. Cet hallucinant thriller est en même temps, bien entendu — le titre le suggère —, une farce désopilante et qui susciterait chez le lecteur d'infinies rigolades, si la réalité internationale n'était venue, depuis sa publication, jeter un énorme soupçon sur le comique de telles inventions.

Mais on n'en voudra pas à l'auteur d'avoir vu si juste ! Au contraire. On sait, d'ailleurs, que beaucoup d'œuvres de fiction, notamment cinématographiques, avaient tracé la voie aux diaboliques stratégies d'Oussama ben Laden. Nando Michaud s'en sera peut-être inspiré.

Québec en feu ! Le centre de Québec bondé de festivaliers et cerné, en fin de carnaval, par la succession des chars allégoriques truffés d'explosifs et qui font tout sauter, en particulier l'Assemblée nationale, créant même l'inondation de la basse ville. Voilà la catastrophe majeure qui, heureusement, n'aura pas lieu, grâce aux valeureuses interventions de François Langlois, journaliste de *La Leçon* (lisez : *Le Devoir*) dépêché dans la capitale pour y enquêter. Je ne dévoile pas le reste de l'intrigue, qui est joyeusement invraisemblable mais ourdie avec une imagination luxuriante — et luxurieuse aussi. On retrouve le cocktail de polar et de sexe que nous offraient *La pingouine*, d'Emmanuel Aquin, ou *Cœur de cannibale*, de l'homonyme Michel Michaud¹.

On y trouve surtout une histoire fortement structurée, racontée avec un humour remarquable, où des jeux de mots parfois très drôles (oui, c'est possible) reposent sur une culture étendue, tant culturelle que scientifique,



Lise Bissonnette



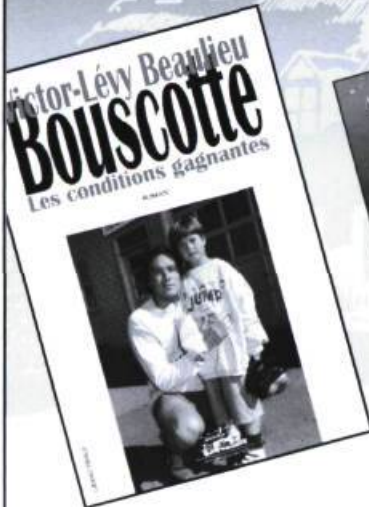
VICTOR-LÉVY BEAULIEU

Prix Athanase-David Littérature 2001



À HONNEUR
DONNÉ
ON NE REGARDE
PAS LA BRIBE...
ON LIT
TOUTE L'ŒUVRE!

Tous les ouvrages de Victor-Lévy Beaulieu sont
publiés aux Éditions TROIS-PISTOLES.



Le tome 2 de la saga de VLB
est en vente partout!



Revivez la fin de ce grand
téléroman!

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

Distribution exclusive: Agence de distribution populaire

politique ou idéologique. Le polar impose, bien sûr, son style fait de vulgarité et de complaisance dans l'horreur, mais une santé transcendante retient l'auteur d'y sombrer. Il en fait plutôt, pour nous, la catharsis. Il arrive à parler d'indépendance et de fédéralisme sans verser dans la myopie partisane et en tirant tout le parti possible, sur le plan romanesque, de la scabreuse histoire de nos relations avec le Canada.

Ce roman-roman n'a pas d'autre prétention que de divertir, mais il est rare qu'un livre y arrive aussi bien ; et il peut inspirer des réflexions plus sérieuses que bien d'autres romans qui se donnent pour mission de faire penser.

Escanaba existe-t-elle ?

Maurice Henrie, qui cumule les expériences diverses de philosophe, de professeur de littérature, de fonctionnaire, de nouvelliste, d'essayiste et de romancier, nous propose une fable (ou conte philosophique) gonflée aux dimensions d'un ouvrage considérable.

Il ne s'agit pas vraiment d'un roman, comme l'est *La peste* d'Albert Camus malgré sa forte dimension symbolique. Les personnages de Camus ont une consistance existentielle qui manque à ceux de Henrie. En fait, les esthétiques sont différentes. Chez Henrie, les êtres vivent dans un monde fait de mirages, où par exemple tous les chiffres (adresses, numéros de téléphone, etc.) sont des variantes du chiffre 415 ; où les noms propres se répètent (Odette, André...) ; où la réalité se calque sur le rêve (l'épisode des pages 205 à 207, qui se passe dans un train, reprend presque sans modification la séquence rêvée des pages 35 à 38), comme si le réel était en proie à une immense compulsion de répétition. Cette troublante régularité n'est qu'une irrégularité de plus dans « ce monde incohérent, illogique, sautillant dans lequel nous vivons » (p. 285), monde qui fonde la problématique moderniste de Henrie.

Curieusement, c'est avec les techniques de narration les plus traditionnelles et le romanesque le plus convenu que l'auteur évoque cette existence de cauchemar où la fuite et l'espoir sont les seules solutions possibles. La fuite, tel est le parti adopté par Antoine. Désireux d'échapper à son destin casanier, ce brave homme disparaît un bon matin et s'embarque pour Escanaba, grande métropole de l'Ouest américain ou canadien (!), absente de toutes les cartes (!!). Odette, sa femme, se lance à sa recherche, en compagnie d'autres concitoyens de L'Espérance qui recherchent eux aussi un proche, parti pour la mystérieuse Escanaba. Odette incarne l'espoir, non sans ambiguïté puisque sa quête se fonde finalement dans la fuite de son mari ; et la fuite, aussi bien, s'avère fondée sur l'espoir du bonheur... Bref, tout se confond, et l'on se demande parfois si cette Escanaba au nom si laid ne serait pas une allégorie du Canada où se réfugierait les pauvres Québécois fatigués d'espérer sans espoir que leur lieu, inappropriable, devienne enfin un pays.

L'argument d'*Une ville lointaine* est trop simple, malgré ses petites complications, et trop dilué pour soutenir longtemps l'intérêt. Les lecteurs tenaces seront tout de même récompensés, çà et là, par d'astucieux passages qui font presque oublier la fragilité de l'ensemble.

1. J'ai parlé de ces ouvrages dans les numéros 101 et 104 de *Lettres québécoises*.



Maurice
Henrie